

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 5

Artikel: Nos trams
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198605>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Lmier, Delémont, Bienna, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nos trams.

J'aime les trams. J'aime leurs grands écri-teaux-réclames, qui me parlent d'une foule de bonnes choses: « Biscuits Valotton, — vin de Villeneuve, — confitures de Lenzbourg, — thé Manuel, etc. » Et n'oublions pas le « cacao Kohler », produit excellent, on le sait; mais, chaque fois que je lis cette réclame, dont presque chaque syllabe commence par une consonne, j'ai l'impression que je dégringole dans un escalier: *Ca-ca-o-Koh-ler*

Bref, il y a là, au sommet des trams, à boire et à manger... en imagination. Je vous vois rire, n'importe: c'est quelque chose que de boire et de manger en imagination; ça soulage et ça distrait quelques instants. Nous nous souvenons d'un pauvre diable qui allait chaque jour grignoter son pain sec au-dessus des soupiraux des cuisines de l'hôtel du Grand-Pont. Le pain lui paraissait moins rassis et son repas plus complet.

J'aime les trams, parce qu'ils ont apporté, dans notre ville endormie et monotone d'autrefois, une vie nouvelle, des allures réjouissantes et gaies.

Que voyions-nous passer, il y a quelques années, à travers nos rues. Des charretées de matériaux de construction; une succession non interrompue de tombereaux chargés de déblais et attelés de mulets entêtés, qui reculent souvent quand il faut avancer, et enfonce les vitrines des magasins; de longues tiges de sapins amenés de la forêt, qui ne contournent qu'à grand'peine la place de St-François. Par-ci, par-là, quelques modestes voitures; de grands et beaux équipages, point. Avec notre train de vie actuel, les riches deviennent pauvres et les pauvres ne deviennent pas riches. Enfin, des poussettes à discrétion; c'est la voiture, que poussent devant elles nombre de mamans, de nourrices et de bonnes d'enfants.

Le dimanche, ces voiturettes sont assez souvent suivies de papas faisant la moue et qui préféreraient tout autre genre de promenade.

Mais, en quelle quantité ces poussettes! Partout elles encombrant les chaussées, grimpent sur les trottoirs, ou s'arrêtent sur votre passage, la bonne donnant à bébé son biberon. C'est inouï! Mais, que voulez-vous, c'est la nouvelle génération en herbe; chaque poussette est le témoin d'un jeune et nouveau ménage; chaque poussette nous est une nouvelle preuve que l'humanité n'est pas près de sa fin, surtout à Lausanne, témoin aussi l'interminable cortège des moutards le jour de la Fête-du-Bois.

En résumé, c'était là tout le mouvement de nos rues autrefois.

Eh bien, me direz-vous, l'établissement des trams n'a point fait disparaître l'état de choses dont vous parlez. C'est vrai, mais il est en quelque sorte effacé par eux; gracieux et alertes, ils circulent, se fauillent au milieu de tous les autres véhicules avec une légèreté telle qu'ils font oublier ceux-ci par la continuelle

animation qu'ils donnent à notre vieille capitale.

Nous ne sommes pas d'accord en cela avec cette bonne dame, qui nous disait un jour en longeant un des trottoirs de la rue Haldimand: « Ah! ne me parlez pas de ces trams, qui sont toute la journée par les rues! »

Quoiqu'il en soit, ce nouveau moyen de locomotion nous est, journellement, d'une incontestable utilité. Les trams abrègent les distances et facilitent l'expédition d'affaires qu'on négligeait bien souvent, par le fait seul qu'il faudrait se transporter à pied dans telle ou telle partie de la ville ou de la banlieue.

Lorsque nous voyons ces jolies voitures électriques transporter annuellement près de trois millions et demi de voyageurs, on ne peut s'empêcher de se reporter à l'époque où, pour la première fois, il fut question de les installer dans notre ville au sol accidenté.

Les gens qui ne veulent pas tourner sans cesse dans le même cercle, et qui marchent avec le progrès, poussaient vigoureusement à l'entreprise nouvelle. Mais, à côté de ceux-là, combien étaient nombreux ceux qui envisageaient pareille idée avec une réelle pitié.

« Etablir des trams à Lausanne, disaient-ils, mais c'est insensé! Laissez cela aux villes plates, aux artères longues et spacieuses, mais qu'on ne vienne pas nous en parler ici. L'entreprise ne serait pas viable; elle ne couvrirait pas même ses frais. Et puis, quelle succession d'accidents de toute espèce dans nos rues étroites, que de gens et de bêtes estropiés ou broyés!... On ne peut concevoir plus misérable idée!... »

Aussi, plusieurs de ces récalcitrants — nous les connaissons — n'ont-ils jamais voulu monter dans un de nos jolis trams. Et ils n'y monteront jamais, croyez-le bien. A leur approche, agacés par le son de leur timbre, ils froncent le sourcil, ronchonnent, et ont l'air de leur dire: « Va-t-en, tram du diable! »

Il en fut de même, lorsqu'en 1844 on construisit le Pont-Pichard, destiné à relier, à travers la vallée du Flon, les quartiers de St-Laurent et de St-François. A cette époque, ce projet paraissait gigantesque à plusieurs. Nombre de Lausannois en furent consternés, ahuris. En voyant s'entasser, au fond du ravin, cette immense quantité de pierres de Meillerie, ils crièrent à la folie, au gaspillage de la fortune publique. « Où allons-nous, hélas! où allons-nous! » répétaient-ils profondément navrés.

Parmi ceux-ci, quatre vieux amis jurèrent qu'ils ne traverseraient jamais le Grand-Pont. Et tous sont morts sans avoir manqué à leur serment. Le fait est d'ailleurs parfaitement authentique. Il est encore de vieux Lausannois qui en ont le souvenir.

Le poète vaudois Jaques Porchat, qui envisageait au contraire la nouvelle construction comme un bienfait pour notre ville, chanta le Grand-Pont dans des vers charmants qu'il fit

à l'occasion de son inauguration, et dont voici deux couplets:

Amis, ce jour achève un grand ouvrage.
L'art est vainqueur, venez de fleurs parés.
D'arceaux puissants, voyez ce double étage
Unir deux saints trop longtemps séparés. (*)
J'entends leur voix divines
Chanter aux deux collines:
Pour assurer le bonheur des humains,
Entre eux, il faut applanir les chemins.

De Saint-Laurent, l'amant voyant sa belle,
A Montbenon passer comme un zéphir;
Il accourait, mais le coteau rebelle
Gênait sa marche et trompait son désir.
O peine superflue!
La belle est disparue.
Pour assurer le bonheur des humains,
Entre eux, il faut applanir les chemins.

En effet, si, de la colline de Saint-Laurent, un galant apercevait sa belle passant sur Montbenon, celle-ci avait le temps de disparaître, d'aller bien loin, et même de donner son cœur à un autre, pendant que le pauvre amoureux descendait le Grand-St-Jean, traversait la place de Pépinet pour gravir ensuite la rue rapide du même nom.

Dans un prochain article, nous dirons, peut-être, ce qu'on voit et ce qu'on entend dans nos trams.

L. M.

Mariage et divorce.

Il semble vraiment que toutes les idées, toutes les fantaisies capables de germer dans les cerveaux humains aient tenu à s'inscrire à l'armature du nouveau siècle. Aussi, comme dirait un musicien, voilà un morceau bien chargé. Rassurons-nous, et, pour parler le même langage, fions-nous aux bécarres. Ils remettront toute chose à son point.

Pour beaucoup de personnes, le siècle qui vient de finir est classé. Il a été le siècle de ceci ou de cela; chacun a là-dessus son idée particulière. Pour le nouveau siècle, il en est de même. Chacun veut d'avance et selon ses goûts et ses désirs personnels y coller une étiquette.

N'est-ce pas se presser un peu, dans l'un et l'autre cas? Au fond, faute d'éloignement suffisant, nous ne nous rendons pas encore bien compte de la figure définitive sous laquelle le xix^e siècle prendra place dans la galerie de l'histoire. A plus forte raison, ne pouvons-nous savoir ce que sera le xx^e, à peine sorti de ses langes.

En attendant, les projets de réformes et d'innovations — plus ou moins hardis — d'aller bon train. Partout l'on veut faire peau neuve. Le balai fait son œuvre. Au rebut, le passé et ses traditions. Vive l'avenir, ses espérances et ses chimères.

Parmi les institutions d'hier, jetées au creuset des réformes, il en est une — et non la moins ancienne, ni la moins respectable — qui est passablement tourmentée. Très proba-

(*) Saint-Laurent et Saint-François.

